Les contes d'un auteur engagé

Maurice Carrez

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rbnu/668>
DOI : 10.4000/rbnu.668
ISSN : 2679-6104

Éditeur

Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2017
Pagination : 40-43
ISBN : 9782859230678
ISSN : 2109-2761

Référence électronique

Maurice Carrez, « Les contes d'un auteur engagé », *La Revue de la BNU* [En ligne], 16 | 2017, mis en ligne le 01 juillet 2019, consulté le 14 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rbnu/668> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rbnu.668>

La Revue de la BNU est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

650

Ehstnische Märchen.

Aufgezeichnet

von

Friedrich Kreutzwald.

Aus dem Ehstnischen übersetzt

von

F. Löwe,

ehem. Bibliothekar a. d. Petersb. Akad. d. Wissenschaften.

Mit einem Vorwort von Anton Schiefner und Anmerkungen
von Reinhold Köhler und Anton Schiefner.

Halle,

Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses.

1869.

5 f 2 12

ESTONIE

LES CONTES D'UN AUTEUR ENGAGÉ

↓
PAR MAURICE CARREZ

Parmi les trésors que recèle la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg, se trouve un ouvrage d'allure modeste, mais de très belle facture : *Ehstnische Märchen* (*Contes estoniens*), sorti des presses à Halle en 1869. Il s'agit de la traduction allemande d'un recueil de contes – *Eesti rahva ennemuistsed jutud* (*Contes populaires estoniens de jadis*) – écrit en 1866 par un fin lettré estonien, Friedrich Reinhold Kreutzwald (en langue vernaculaire, Vidri Rein Ristimets), auteur aujourd'hui peu connu en dehors de son propre pays, mais qui eut dans le dernier tiers du 19^e siècle une notoriété beaucoup plus large et à vrai dire méritée. Ce fils de serf, contemporain des célèbres frères Grimm, était né en 1803 sur les terres du manoir de Jõepere (Jömper en allemand), rattaché à l'époque à la petite ville de Rakvere, mais de nos jours à la commune de Kadrina (Sainte-Catherine), dans le nord-est de l'Estonie. Ses parents ayant atteint une petite aisance après avoir été affranchis, il eut la possibilité de faire des études secondaires et de devenir à 17 ans instituteur à Reval (Tallin), puis précepteur dans une riche

famille de Saint-Petersbourg. En 1826, il entama des études de médecine à Dorpat (Tartu), siège de la plus importante université (germanophone) des provinces baltes, avant d'exercer son art pendant plus de quarante ans (1833-1877) dans une petite ville du nord de la Livonie, Võru (en allemand Werro). Dès sa fondation en 1838, il fréquenta, entraîné par son condisciple et ami Friedrich Robert Faehlmann, estophile de la première heure, la Gelehrte Estnische Gesellschaft (Société estonienne des lettrés, Õpetatud Eesti Selts en estonien) dont le programme de promotion de la culture autochtone s'inspirait fortement des thèses de Johann Gottfried Herder et du national-romantisme allemand. Profitant de ses tournées professionnelles dans les campagnes reculées d'Estonie méridionale, à l'instar de son homologue finnois Elias Lönnrot, père du *Kalevala*, dix ou quinze ans plus tôt en Carélie, il se mit à recueillir fiévreusement chansons et récits populaires, vus comme le réceptacle par excellence de « l'âme nationale ». À la mort inopinée de Faehlmann, la Société estonienne des lettrés récompensa son zèle en lui confiant la tâche de mener à bien la confection d'une épopée inspirée du *Kalevala* et, comme ce dernier,

de la tradition orale des bardes villageois : le *Kalevipoeg*. Cette œuvre parue entre 1857 et 1861 fit sa renommée et fut traduite en maintes langues. Encouragé par ce succès, il poursuivit sur sa lancée en faisant paraître le recueil de contes susnommé qui eut lui aussi un certain retentissement à l'étranger.

À vrai dire, Kreutzwald n'était pas un génie isolé, mais l'émanation d'un courant beaucoup plus large dont la Société estonienne des lettrés n'était qu'un rouage. En effet, le national-romantisme, venu d'Allemagne, avait conquis de nombreux intellectuels à une époque où les mouvements nationalistes et les revendications nationalitaires connaissaient un grand essor dans toute l'Europe centrale, orientale et nordique. Comme l'a montré le chercheur tchèque Miroslav Hroch, leur genèse obéissait à un schéma presque identique : la première phase (A) voyait fleurir les sociétés savantes désireuses de réhabiliter les cultures populaires des nationalités dominées, la seconde (B) connaissait une politisation progressive de débats à l'origine culturels et la troisième (C) était marquée par le passage des revendications autonomistes aux revendications indépendantistes. Kreutzwald se situait à la charnière des deux premières. Son intérêt pour la cause estonienne était surtout intellectuel et affectif ; à l'instar de son brillant prédécesseur Kristjan Jaak Peterson (1801-1822), il souhaitait par-dessus tout réhabiliter la culture autochtone qu'il se refusait à voir disparaître par assimilation progressive aux cultures dominantes, mais lorsque Carl Robert Jakobson entreprit de mener le mouvement national sur une voie beaucoup plus radicale, anti-germanique, il prit clairement ses distances avec lui dans une lettre datée de 1878, soit quatre ans avant sa mort. Il faisait en réalité partie d'une génération restée fidèle aux valeurs dynastiques et profondément respectueuse de l'ordre établi.

Les *Ehstnische Märchen* comprennent vingt-quatre récits que le traducteur Löwe a choisis parmi ceux, plus nombreux, que Kreutzwald avait publiés trois ans plus tôt. C'est ce qui explique que la table des matières diffère de celles de l'ouvrage originel et du recueil estonien publié en 1951 à Tallinn sous le même titre et qui comprend au total trente contes. Ce parti-pris est dû sans doute, dans l'esprit de Löwe, à la nécessité d'assurer une plus grande diffusion en Allemagne en se conformant au goût du public

espéré par l'éditeur. Ce qui est frappant en tout cas, c'est de voir que beaucoup des textes du livre ont des ressemblances avec les contes fantastiques et le monde magique d'un Ludwig Tieck, ou encore avec le romantisme populaire d'un Johann Karl August Musäus. Il est facile aussi de repérer l'influence plus lointaine du grand Charles Perrault, ne serait-ce que dans le *Frauenmörder* (*Le tueur de femmes* ; voir ill. ci-contre) qui a tous les traits du redoutable Barbe-Bleue. Les types de personnages correspondent par ailleurs parfaitement aux canons du genre, et sont tels qu'on les concevait dans cette deuxième moitié du 19^e siècle : sirènes, nains, elfes, sorcières, orphelins martyrisés, pauvres et mendiants, rois, reines, princes et princesses peuplent l'univers onirique de ces contes décrétés « populaires », en réalité largement retravaillés par la plume alerte de Kreutzwald. De fait, la langue est riche, pleine de mots et d'expressions aujourd'hui disparus, tant en allemand qu'en estonien. La mise en scène est soigneusement ordonnée, tandis que l'idéologie moralisatrice et conservatrice qui s'en dégage reflète les valeurs auxquelles croient l'auteur et son public bourgeois. Pour toutes ces raisons, il n'est pas étonnant que ce livre soit devenu, dès l'époque tsariste, un best-seller des écoles primaires et secondaires. Le talent de Kreutzwald à utiliser le genre du conte pour faire passer son message est du même ordre que celui de Selma Lagerlöf lorsqu'elle fait voyager Nils Olgersson sur l'aile d'une oie. Le message importe autant que la forme proprement dite car il s'agit dans les deux cas d'une littérature engagée, bien que contrairement au courant naturaliste qui émerge à la même époque, elle ne se situe pas dans le registre de la dénonciation, mais dans celui de la justification implicite des normes sociales telles que les conçoivent les nationalistes conservateurs, qui depuis toujours aiment les pauvres et les enfants quand ils sont bien sages et bien respectueux.

20. Der Frauenmörder.

Es lebte einmal ein reicher hochadliger Gutsherr, unter dessen Botmäßigkeit ausgedehnte Gebiete, Landgüter und eine Unzahl von Leuten standen. Seinen Wohnsitz hatte er auf einem einsamen festen Schlosse, das hinter Wäldern und Sümpfen versteckt lag wie eine Bärenhöhle, und rings mit Mauern und Gräben umgeben war, so daß Feinde nicht leicht eindringen konnten. Man meinte, der große Herr habe den einsamen Ort deswegen zu seinem Wohnsitz gewählt, damit seine unermessliche Habe den Leuten nicht in die Augen steche und ihre Habsucht reize. Es sollten da nämlich große Felsenkeller mit Gold und Silber angefüllt sein, womit der Besitzer, wenn er gewollt hätte, ganze Königreiche hätte kaufen können. An Geld und Schätzen hatte er also Ueberfluß, aber mit seinen Frauen hatte er kein Glück. Sie starben ihm alle binnen kurzer Frist, eine nach der andern; doch hielt sich der Wittwer nie mit langem Trauern auf, sondern ritt jedesmal ohne Zeitverlust von neuem auf die Freite. Ob- schon er noch im mittleren Mannesalter stand, sollte er doch schon eilf Frauen auf der Bahre gesehen haben, als